

KATHLEEN E.
WOODIWISS

Le loup et la colombe

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Kathleen E. Woodiwiss

Née en Louisiane, le 3 juin 1939, elle a grandi à Alexandria dans une famille de huit enfants. Son père meurt subitement alors qu'elle n'a que douze ans. Elle épouse un officier de l'armée de l'air et, après la naissance de leur premier fils, tous trois partent au Japon où ils resteront trois ans. De retour aux États-Unis, ils s'installent dans le Kansas. C'est là qu'elle écrit *Quand l'ouragan s'apaise*. Son roman est refusé par plusieurs éditeurs avant d'être publié par Avon en 1972. C'est un énorme succès. En 1988, elle reçoit un prix décerné par l'association Romance Writers of America récompensant l'ensemble de son œuvre. Auteure de treize best-sellers, elle a marqué l'histoire de la romance. Elle est décédée en juillet 2007 à Princeton (Minnesota). Les Éditions J'ai lu ont publié l'ensemble de son œuvre.

Le loup et la colombe

Aux Éditions J'ai lu

Le loup et la colombe

N° 820

Une rose en hiver

N° 1816

Shanna

N° 1983

Cendres dans le vent

N° 2421

L'inconnue du Mississippi

N° 2509

Qui es-tu, belle captive ?

N° 2998

À la cour du tsar

N° 4047

La rivière de la passion

N° 6701

Un mariage de convenance

N° 7857

Auprès de toi, pour toujours

N° 8999

LES BIRMINGHAM

1 – Quand l'ouragan s'apaise

N° 772

2 – Les flammes de la passion

N° 9481

3 – La rose de Charleston

N° 9410

KATHLEEN E.
WOODIWISS

Le loup
et la colombe

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Monique Thies*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE WOLF AND THE DOVE

Éditeur original
Published by arrangement with Avon Books.

© Kathleen E. Woodiwiss, 1974

Pour la traduction française
© Éditions de Trévise, 1975

Une légende

Au temps jadis, lorsque les druides parcouraient les forêts du nord de l'Angleterre et se réunissaient les nuits sans lune, un jeune homme qui s'était baptisé « le Loup » pillait pour satisfaire ses appétits et ne rencontrait jamais plus fort que lui. Les dieux, qui siégeaient sur les hautes montagnes, entre la terre et le Walhalla, entendirent parler de ses exploits. Woden, le roi des dieux, dépêcha un messenger pour exterminer cet orgueilleux qui prélevait sa dîme sur le peuple et provoquait le destin. La rencontre eut lieu et la bataille fit rage pendant quinze jours, depuis les falaises blanches du sud jusqu'aux rivages hérissés de roches noires du nord. Le guerrier était réellement fort, car le messenger de Woden lui-même ne réussit pas à le vaincre et regagna ses montagnes pour avouer sa défaite. Woden réfléchit, longtemps et profondément, car il était écrit qu'à celui qui aurait raison d'un messenger des dieux serait accordée la vie éternelle sur terre. Puis Woden se mit à rire et les cieux tremblèrent au-dessus de la tête du Loup. Des éclairs fulgurèrent, le tonnerre gronda, mais le jeune homme resta debout, fier, l'épée tirée.

— Ainsi, tu as gagné la vie éternelle, fit Woden, et tu es là prêt à te battre. Mais on ne saurait être valeureux et insensé et je ne peux te laisser tout

saccager à ton gré. Tu auras ton immortalité, mais tu devras attendre le bon vouloir de Woden pour exercer tes capacités.

Là-dessus, avec un puissant éclat de rire, il se redressa et un éclair frappa la lame insolente. Lentement, un nuage de fumée s'éleva. Là où s'était tenu le jeune homme se trouvait un grand loup d'airain qui refroidissait lentement et qui montrait les dents.

On raconte que, dans une vallée profonde, non loin de la frontière écossaise, se trouve une clairière où se dresse la statue d'un loup de fer, ternie par la rouille, enlacée par des plantes grimpantes, les pattes verdies de mousse. Il paraît que, lorsque la guerre fait rage, le grand loup se réveille alors et redevient un guerrier, audacieux, puissant, invincible et féroce.

Les hordes de Guillaume, duc de Normandie, avaient traversé la Manche, Harold, roi d'Angleterre, descendait du nord pour défendre son royaume contre l'envahisseur et la guerre se rapprochait...

1

28 octobre 1066

Le bruit de la bataille s'était tu. Les cris et les plaintes des blessés avaient cessé peu à peu. La nuit était calme et le temps paraissait suspendu. La lune d'automne, nimbée de sang, luisait, trouble, sur un horizon indistinct. Le hurlement lointain d'un loup en chasse trembla, ajoutant à l'irréel du silence. Des écharpes d'un brouillard monté des marais s'étirèrent sur les cadavres. Le muret de terre, faiblement renforcé de pierres, était recouvert des restes héroïques du massacre de la population mâle du bourg. La masse sombre du manoir de Darkenwald se dressait à l'arrière-plan, la flèche de sa tour de guet perçant le ciel.

À l'intérieur du manoir, Aislinn, la fille du seigneur saxon vaincu, était assise à même le sol recouvert de roseaux, au pied du fauteuil d'où son père, le sire de Darkenwald, avait dirigé son fief. Une corde, nouée autour de son cou la reliait au poignet d'un grand Normand aux cheveux noirs. Ragnor de Marte, sa puissante silhouette moulée dans une cotte de mailles, installé dans le fauteuil du défunt lord Erland, seigneur du fief, regardait ses hommes mettre le manoir à sac. Le fruit de leur pillage s'entassait à ses pieds.

Une querelle éclata soudain entre les soldats au sujet d'un objet convoité par plusieurs. Un ordre sec du ravisseur de la jeune fille, et l'objet vint rejoindre les autres. La bière coulait à flots et les envahisseurs dévoraient toutes les provisions de bouche au fur et à mesure qu'ils les découvraient. Ragnor, bardé de fer, se faisait fréquemment emplir de vin sa corne à boire, nullement gêné par le sang de lord Erland qui souillait son torse et son bras. Quand rien d'autre ne retenait son attention, il tirait sur la corde, meurtrissant le cou tendre de la jeune fille. Elle ne pouvait dissimuler une grimace de douleur et il riait, satisfait qu'elle réagisse. Cependant, il eût été beaucoup plus heureux qu'elle le suppliât de la prendre en pitié. Elle restait en éveil, attentive, et, quand elle le regardait, c'était avec un air de défi qui le faisait enrager. D'autres se seraient roulées par terre, suppliantes. Mais cette fille, à chaque secousse de la corde, semblait le narguer. Il saurait la faire plier.

Il l'avait trouvée, avec sa mère, dame Maida, debout dans la grande salle du manoir, quand ses hommes en avaient enfoncé la porte. Elles semblaient, à elles deux, prêtes à résister à toute l'armée normande d'invasion. Son épée sanglante à la main, il avait attendu sur le seuil pendant que ses hommes se précipitaient à la recherche d'autres adversaires possibles. Ils n'avaient rien vu d'autre que les deux femmes et des chiens. Ceux-ci calmés à coups de pied et enchaînés dans un coin, il s'était tourné vers Aislinn et sa mère, Maida.

Le cousin de Ragnor de Marte, Vachel de Comté, s'était approché de la jeune fille, mais la mère lui avait fait barrage de son corps. Comme il tentait de la repousser, elle avait voulu s'emparer du couteau qu'il portait à la ceinture. D'un revers de sa main, alourdie par le gantelet de fer, il l'avait assommée.

Avec un cri, Aislinn s'était jetée vers sa mère. Avant que Vachel ait pu la déclarer sienne, Ragnor s'était placé entre eux, avait arraché le bandeau serrant les cheveux de la jeune fille, libérant une masse soyeuse, cuivrée. Empoignant celle-ci à pleine main, il avait remis la jeune fille sur pied, puis, chevilles et poignets liés, il l'avait attachée à une chaise, lui interdisant tout mouvement. Maida, comme elle reprenait conscience, avait été entravée. Ensuite de quoi, les deux chevaliers avaient rejoint leurs hommes pour la mise à sac du bourg.

À présent, la jeune fille était là, vaincue, vouée à la mort peut-être, mais elle n'avait pas émis une plainte. Ragnor, mal à l'aise, devait s'avouer qu'elle avait une force de volonté rare, même pour un homme.

Mais il ne se doutait nullement de la bataille que se livrait Aislinn pour ne pas trembler et offrir aux regards un visage orgueilleux, alors qu'elle suivait sa mère des yeux. Cette dernière servait les envahisseurs, les chevilles toujours entravées. Un long morceau de corde traînait derrière elle et les hommes prenaient plaisir à marcher dessus. Ils riaient bruyamment quand elle tombait et, chaque fois, Aislinn pâlisait, supportant plus facilement sa propre punition que les souffrances de sa mère, que l'on châtiât à coups de pied pour avoir laissé tomber aliments ou boisson.

La peur de la jeune fille ne fit que croître quand elle vit sa mère trébucher contre un soldat au visage de brute épaisse, l'inondant du contenu d'un pichet de bière. L'homme, d'une main énorme, lui saisit le bras, la força à se mettre à genoux et la repoussa d'un violent coup de pied. Dans sa chute, un petit sac s'échappa de sa ceinture, elle le rattrapa d'un geste vif, mais avant qu'elle eût le temps de le remettre en place, l'ivrogne le lui arracha des mains. Elle eut un geste pour le lui reprendre ; furieux de

tant d'audace, il l'assomma d'un coup de poing, l'envoyant bouler au loin. Les yeux brillants de haine, les dents découvertes, Aislinn, impuissante, regardait le bourreau de sa mère qui, amusé, continuait de frapper la pauvre femme.

Avec un cri de rage, Aislinn se redressa mais, d'un coup sec sur la corde, Ragnor la fit tomber brutalement. Quand elle put respirer de nouveau, sa mère était étendue, immobile, évanouie, son bourreau la dominant, triomphant, le petit sac à la main. Impatient d'en découvrir le contenu, il le déchira mais n'y trouva qu'une poignée de feuilles séchées qu'il éparpilla avec une bordée de jurons. Puis il décocha un violent coup de pied à la femme étendue, inconsciente.

Incapable de supporter davantage cet ignoble spectacle, Aislinn, avec un sanglot, se boucha les oreilles, ferma les yeux.

— Ça suffit ! gronda Ragnor ; si la vieille vit, elle pourra nous servir.

Les mains appuyées par terre, Aislinn leva sur son tourmenteur deux yeux violets brillant de haine. Ses longs cheveux cuivrés tombaient en désordre sur ses épaules et sa poitrine haletante. Elle ressemblait à un animal sauvage, indompté, tenant tête à un ennemi. Mais elle revoyait l'épée rouge de sang frais que tenait Ragnor en pénétrant dans le manoir. Elle lutta contre la panique qui menaçait d'avoir raison d'elle. Elle avala un sanglot. Le cadavre de son père était resté sans sépulture. Il n'aurait même pas la bénédiction d'un prêtre et elle était désarmée devant ces hommes venus de Normandie qui, la bataille gagnée, ne respectaient même pas les corps des vaincus.

Ragnor baissa les yeux vers la jeune fille, paupières closes, lèvres entrouvertes et tremblantes. Il ne pouvait se douter de la bataille qui minait sa

résistance. S'il s'était levé alors, peut-être aurait-il vu exaucer son désir de la voir écrasée de peur à ses pieds. Mais son esprit était ailleurs. Il pensait à cet homme de basse extraction, à ce bâtard, qui viendrait réclamer tout ce qui l'entourait : terres, serfs, gens, tout le fief.

Dès avant l'aube, les Normands étaient arrivés au galop, avec la hardiesse des conquérants pour demander la reddition du bourg. Darkenwald n'était pas préparé à recevoir l'ennemi. Après la victoire sanglante de Guillaume, duc de Normandie, que l'on appellera bientôt Guillaume le Conquérant, sur Harold, roi d'Angleterre, à Senlac, quinze jours plus tôt, la nouvelle s'était répandue que le duc normand marchait sur Canterbury avec son armée, les Anglais, quoique battus, lui refusant toujours la couronne. Les habitants de Darkenwald avaient été soulagés, ce bourg étant dans une direction opposée à celle de Canterbury. Mais ils avaient compté sans les détachements normands lancés pour s'emparer de divers châteaux d'où les Saxons auraient pu harceler les flancs des troupes de Guillaume. Beaucoup avaient perdu courage aux cris des guetteurs annonçant l'arrivée des envahisseurs. Erland, le sire de Darkenwald, sachant la vulnérabilité de sa position, se serait rendu, malgré sa fidélité au roi Harold, s'il n'avait été provoqué au-delà du soutenable.

Chez les Normands, Ragnor de Marte était le seul à éprouver une sorte de malaise tandis qu'ils traversaient les champs en direction du manoir. Il s'arrêta devant la grande demeure de pierre grise et regarda autour de lui. Rien ne bougeait, tout paraissait inhabité. L'entrée principale, une épaisse porte de chêne bardée de fer, était fermée. Aucune lumière n'était visible à travers les peaux huilées tendues sur les fenêtres et les torches n'avaient pas été allumées,

dans les torchères de chaque côté de la porte, malgré la venue de la nuit. L'on n'entendait aucun bruit à l'intérieur, mais, à l'appel d'un jeune héraut, la lourde porte s'ouvrit lentement. Un vieil homme à la barbe et aux cheveux blancs, grand et puissant, parut. Il avait une épée nue à la main. Il referma la porte derrière lui et Ragnor entendit le bruit d'un verrou que l'on poussait. Puis le Saxon se retourna et fit face aux intrus. Il attendit, calme, prudent, tandis que le héraut s'approchait, déroulant un parchemin. Confiant en la justice de sa mission, le jeune homme s'arrêta devant son aîné et commença à lire.

— Oyez Erland, seigneur de Darkenwald. Guillaume, duc de Normandie, déclare l'Angleterre sienne par droit souverain...

Le héraut lut, en anglais, ce que Ragnor avait préparé en français. Ce dernier n'avait guère suivi le parchemin qu'avait préparé Wulfgar, ce bâtard de sang normand. Selon Ragnor, le texte de Wulfgar était une supplique au lieu d'être un ordre, parfaitement légitime, de soumission. Qu'étaient donc ces Saxons, sinon de vils païens dont la résistance arrogante méritait d'être écrasée sans merci ? Wulfgar voulait les traiter en gens honorables. Les Anglais avaient été battus : qu'ils apprennent donc à connaître leurs maîtres.

Mais Ragnor se sentit mal à l'aise en regardant le visage du vieil homme qui s'empourprait au fur et à mesure que la lecture se poursuivait. Tous, hommes, femmes et enfants, devaient se rassembler pour être marqués au front, au fer rouge, du stigmate des esclaves. Quant au seigneur lui-même et à sa famille, ils devaient se livrer comme otages, garantissant la bonne volonté de toute la population du fief.

Ragnor s'agita sur sa selle et, nerveux, regarda autour de lui. Un caquetage de volaille, un roucoulement de colombe... puis un faible mouvement

capta son regard. On avait poussé, à peine, un volet à l'étage. Il ne pouvait voir personne, mais il sentait qu'on le surveillait. Par mesure de précaution, il rejeta son manteau dans son dos, dégagea la garde de son épée.

Le héraut continuait sa lecture et le visage du vieux seigneur se faisait de plus en plus sombre sous l'outrage.

Un coup de vent brutal fit claquer les gonfalons au-dessus de leurs têtes, comme une mise en garde. Vachel, le cousin de Ragnor, murmura quelques mots dans le dos de ce dernier, inondé de sueur.

Soudain, le vieil homme poussa un véritable hurlement de rage et brandit son épée. Le corps du héraut, décapité d'un seul coup, s'affaissa lentement sur sa tête qui avait roulé à terre. La stupeur empêcha une réaction immédiate des Normands, laissant le temps aux serfs de surgir de partout, armés de faux, de fourches, de haches. Ragnor, furieux de s'être laissé prendre par surprise, lança un ordre à ses hommes et se jeta dans la mêlée, fendant des crânes à droite, à gauche, coupant des mains tendues pour le désarçonner. Le sire de Darkenwald tenait à lui tout seul tête à trois Normands. Il fallait qu'il meure ! Les paysans, comprenant l'intention de Ragnor, tentèrent de lui barrer le chemin pour sauver leur seigneur. Mais ils n'étaient pas de taille à lutter contre des hommes entraînés à la guerre. Le puissant destrier du Normand continua pesamment son avance parmi les corps à terre. Sire Erland vit l'épée levée sur lui et s'abattre. Ragnor de Marte lui fendit le crâne. Leur seigneur à terre, les serfs s'enfuirent. La bataille arrêtée, l'on n'entendit plus que des cris d'enfants, des lamentations de femmes et le fracas des coups du tronc d'arbre faisant office de bélier pour enfoncer la porte du manoir.

De l'endroit où elle se trouvait, aux pieds de Ragnor, Aislinn, anxieuse, regardait sa mère, en quête d'un signe de vie. Soulagée, elle la vit qui remuait, enfin. Avec un gémissement, Maida parvint à se redresser sur un coude. Elle regarda autour d'elle d'un air vague, encore abruti par la correction reçue. Celui qui la lui avait infligée s'en reprit à elle :

— Va me chercher de la bière, esclave !

La soulevant par ses vêtements, il la précipita en direction du tonneau. Ses pieds entravés lui firent perdre l'équilibre et elle tomba de nouveau.

— De la bière ! hurla l'homme en lui jetant sa corne à boire.

Maida le regarda sans comprendre, jusqu'au moment où il la repoussa, une fois encore, vers le tonneau. Elle fit effort pour se mettre debout, mais l'homme tira sur la corde et elle se retrouva à quatre pattes, ce qui mit son tortionnaire en joie :

— Rampe, chienne !

Elle fut forcée de le servir à genoux. D'autres soldats l'appelèrent et, aidée de deux serfs pris au moment où ils s'enfuyaient, Hlynn et Ham, elle continua de verser vin et bière.

Elle marmonnait et ses lèvres, enflées par les coups, laissaient passer comme une étrange mélodie. Horrifiée soudain, Aislinn comprit que sa mère appelait sur la tête des envahisseurs la malédiction de tous les esprits mauvais hantant les marais. Qu'un seul comprenne le saxon et Maida serait embrochée comme un porcelet. Leur vie, Aislinn le savait, tenait au simple caprice de ces hommes. Son fiancé lui-même était en danger. Elle avait entendu ces Normands dire qu'un autre bâtard, sous les ordres de Guillaume, s'était rendu à Cregan pour obtenir la reddition du bourg. Kerwick était-il mort aussi après avoir combattu si courageusement aux côtés du roi

Harold dans la désastreuse bataille de Hastings qui vit la défaite des Anglais et le triomphe des envahisseurs normands ?

Ragnor, qui regardait Maida, pensa à la dignité, à la beauté de cette femme avant que ce soldat ne l'assomme. Rien ne rappelait ce qu'elle avait été, dans la créature sautillant péniblement, le visage enflé, déformé, ses cheveux auburn emmêlés, poissés de sang et de boue. La fille, à ses pieds, pensait-elle à elle-même en regardant sa mère avec une telle fixité ?

Un cri détourna l'attention d'Aislinn de sa mère. Elle regarda autour d'elle pour voir Hlynn, la servante, que se disputaient violemment deux soldats. Elle avait à peine quinze ans. Elle n'avait jamais connu d'homme et ces deux ruffians s'apprêtaient à la violer.

Aislinn, comprenant la terreur de Hlynn, se mordait les doigts pour ne pas crier, elle aussi. Elle ne le savait que trop, le même sort l'attendait. Il y eut un bruit d'étoffe déchirée. Sa robe arrachée, Hlynn avait à présent les seins nus. Une main lourde tomba alors sur l'épaule d'Aislinn, freinant son mouvement de révolte. Les deux soldats, pendant ce temps-là, se disputaient le jeune corps. Finalement, l'un d'eux assomma l'autre d'un coup de poing et, emportant Hlynn qui se débattait en criant, il sortit avec elle.

Soudain, Aislinn fut incapable de supporter davantage le poids sur son épaule. Elle se retourna d'un coup pour regarder le Normand, ses yeux violets glacés par le mépris. L'autre soutint son regard et un sourire moqueur entrouvrit sa bouche aux lèvres charnues. Mais loin de baisser les yeux, elle continua de le regarder, méprisante. Son sourire s'effaça. Elle sentit ses doigts se refermer sur son épaule, la meurtrissant. Incapable de se contenir davantage,

elle poussa un cri de rage et leva la main pour le souffleter. Mais il lui saisit le poignet au passage, lui immobilisa le bras derrière le dos. Elle avait, à présent, le visage tout contre le sien, sentait son souffle sur sa joue. De sa main libre, avec une lenteur calculée, il entreprit de la caresser, s'attardant sur la courbe de ses hanches. Tremblant de dégoût et de colère, elle lui cracha au visage un furieux : « Porc immonde ! », éprouvant malgré tout une certaine satisfaction devant son expression de stupeur, car elle avait parlé français.

— Hein ?

Vachel de Comté se redressa vivement, les oreilles alertées par cette voix de femme disant quelque chose qu'il était capable de comprendre. Il n'avait rien entendu de tel depuis qu'ils avaient mis à la voile à Saint-Valéry, sur les côtes de France, pour venir conquérir l'Angleterre.

— Par Dieu, cousin, non seulement la fille est belle, mais elle est instruite. La chance te sert : tomber dans ce pays de païens sur la seule fille capable de te comprendre quand tu lui donneras tes instructions au lit... Il faut bien admettre que le viol, s'il a des avantages, a aussi des inconvénients. Mais si la fille comprend, tu sauras peut-être l'amener à se montrer mignonne. Qu'importe que tu aies tué son père !

Ragnor relâcha la jeune fille et adressa un coup d'œil féroce à Vachel :

— Silence, blanc-bec ! Tes bavardages m'excèdent.

Vachel réfléchit un instant et sourit :

— Cher cousin, j'ai l'impression que tu te fais beaucoup trop de souci, sans quoi tu comprendrais que je plaisante. Que pourra donc dire Wulfgar quand tu lui annonceras que nous avons été attaqués par ces misérables païens ? Le vieux était rusé.

Le duc Guillaume ne saurait te blâmer. Mais quel bâtard crains-tu le plus ? Le duc ou Wulfgar ?

Aislinn écoutait avec attention. Ragnor, les sourcils froncés, le visage sombre soudain, s'écria d'une voix vibrante de colère :

— Je ne crains personne !

— Oh ! oh ! Très bien dit, mais le penses-tu vraiment ? N'y a-t-il pas lieu de se sentir un peu gêné ce soir ? Wulfgar avait donné l'ordre de ne pas se battre avec les villageois et pourtant tu as tué bon nombre de ceux qui devaient être ses serfs.

Quel était cet homme, ce Wulfgar, que ces terribles envahisseurs semblaient craindre eux-mêmes ? Est-ce lui qui serait le nouveau sire de Darkenwald ?

— ... Le duc a promis ces fiefs à Wulfgar, continua Vachel avec désinvolture. Mais ils ont peu de valeur sans paysans pour travailler aux champs. Oui, Wulfgar aura son mot à dire.

— Ce cuistre sans blason !, s'écria Ragnor. De quel droit posséderait-il ces terres ?

— Eh ! oui, cousin, je comprends ton ressentiment. Le duc a promis ce fief à Wulfgar, alors qu'à nous, qui sommes de maison noble, l'on ne nous donne rien. Ton père sera très déçu.

La lèvre supérieure de Ragnor se retroussa en un rictus :

— La loyauté d'un bâtard pour un autre bâtard ! Ce sont les autres, plus méritants, qui en pâtissent. Guillaume ferait Wulfgar pape s'il le pouvait, ajouta-t-il en caressant une des tresses dorées d'Aislinn.

Vachel, pensif, se passa la main sur le menton et fronça les sourcils :

— À dire vrai, on ne peut dire que Wulfgar ne soit pas méritant, cousin. Qui l'a jamais vaincu dans une joute ? À Hastings, il s'est battu comme dix. Il a tenu quand tout le monde pensait Guillaume mort.

Mais, de là à en faire un baron ! (Il eut de la main un geste de mépris.) Il va, à présent, se croire notre égal.

— En a-t-il jamais été autrement ?

Tout en parlant, Vachel détaillait Aislinn. Elle était très jeune. Dix-huit ans, peut-être ? Elle avait du caractère. Il ne serait pas facile de la faire plier. Wulfgar serait sans nul doute satisfait. Les cheveux de la jeune fille captaient la lumière du feu à chacun de ses mouvements. Ils étaient d'une couleur peu commune pour une Saxonne. Elle avait aussi des yeux étonnants. Ils semblaient noirs sous l'effet de la colère provoquée par l'examen dont elle se sentait l'objet. Mais, au repos, ils étaient violet clair. De longs cils noirs les bordaient. Elle avait les traits fins, les pommettes hautes, la bouche petite et rose et les dents blanches intactes, sans ces chicots noirs qui déparaient tant de belles filles. Sans doute serait-elle difficile à dompter, mais la perspective n'était pas sans charme à en juger par ses courbes.

— Ah ! cousin, conclut Vachel, un conseil : amuse-toi bien avec la demoiselle cette nuit, car le jour qui vient verra peut-être Wulfgar avec elle.

— Ce rustre ! Depuis quand s'occupe-t-il des femmes ? Il les hait. Peut-être que si nous lui trouvions un gentil damoiseau...

— Si c'était vrai, cousin, nous l'aurions à notre merci. Mais je crains que ce ne soit pas son goût. Il fuit les femmes comme la peste, en public, mais m'est avis qu'il en a autant qu'il en veut en privé. Je l'ai vu examiner quelques damoiselles de l'œil de quelqu'un que l'objet intéresse. Le fait qu'il s'arrange pour mener ses affaires avec discrétion semble fasciner les femmes. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi tant de donzelles, à la cour de Guillaume, seraient volontiers à ses pieds. Son dédain doit les exciter.

— Je n'ai jamais vu tellement de femmes lui faire les yeux doux.

— Bien sûr, cousin, parce que tu es beaucoup trop occupé toi-même à faire trébucher les belles pour t'occuper de celles auxquelles Wulfgar plaît.

— Comment peut-il plaire, marqué comme il l'est !
Vachel haussa les épaules :

— Qu'importe une cicatrice par-ci par-là ? Elles sont la preuve que l'homme est brave et audacieux.

Il fit signe qu'on lui remplisse sa corne et Maida s'approcha en tremblant pour le servir. Elle échangea un regard rapide avec sa fille avant de s'éloigner en marmonnant.

— N'aie crainte, cousin, poursuivit Vachel. La partie n'est pas encore perdue. Qu'importe que Guillaume favorise Wulfgar ? Cela n'aura qu'un temps. Nos familles ne sauront tolérer cette usurpation longtemps.

— Mon père ne sera pas enthousiasmé quand il apprendra que je n'ai gagné aucune terre pour la famille, ici, gronda Ragnor.

— Oh ! Guy est un vieil homme et il a des idées démodées. Il a fait fortune et il pense naturellement qu'il doit être facile pour toi d'en faire autant.

Les doigts de Ragnor se crispèrent sur sa corne et les jointures blanchirent :

— Parfois, Vachel, je me demande si je ne le hais pas.

Son cousin haussa les épaules :

— Moi aussi, mon père m'impatiente. Te rends-tu compte qu'il m'a menacé de me flanquer à la porte et de me déshériter au prochain bâtard que j'engendrerais !

Pour la première fois, depuis qu'il avait fait enfoncer la porte du manoir, Ragnor de Marte éclata de rire :

— Avoue, Vachel, que tu ne te privas pas !

Vachel rit à son tour :

— Et toi, beau cousin ?

— Quoi de plus normal, pour un homme, que de rechercher son plaisir ? répondit Ragnor dont les yeux s'abaissèrent vers la jeune fille, à ses pieds.

Il lui caressa la joue et, excité soudain, empoigna sa robe qui se déchira dans le mouvement qu'elle fit pour se libérer. Les soldats se retournèrent vivement pour profiter du spectacle offert à leurs yeux par la jeune poitrine à demi nue. Comme avec Hlynn, plus tôt, ils crièrent des encouragements, des obscénités. Elle rapprocha sur ses seins les morceaux de son corsage et, sans un mot, de ses seuls yeux violets, leur dit tout son mépris, sa haine. Un par un, ils se turent, se détournèrent.

Dame Maida, de toutes ses forces, serrait sur sa poitrine une outre contenant du vin. Torturée, elle regardait Ragnor caresser sa fille. Lentement, ses mains passaient sur la peau soyeuse, osaient des gestes qu'aucun autre homme avant lui n'avait risqué. Aislinn tremblait de dégoût et Maida, suffoquée par la peur et la haine, avait du mal à respirer.

Elle leva les yeux vers l'escalier obscur menant aux chambres à coucher. Elle s'imaginait sa fille se débattant avec Ragnor sur le lit qu'elle avait partagé avec son mari et sur lequel elle avait donné le jour à Aislinn. Elle croyait entendre les cris de douleur arrachés à sa fille par ce sauvage. Le Normand n'aurait aucune pitié et Aislinn ne le supplierait pas. Sa fille avait l'orgueil entêté de lord Erland. Jamais elle ne prierait pour elle ; pour les autres, peut-être, mais pas pour elle.

Maida s'éloigna, disparut dans l'ombre. Elle n'aurait de repos qu'elle n'ait vengé son mari.

Ragnor se leva, entraînant Aislinn avec lui, et referma ses bras autour d'elle. Il rit de la sentir lutter pour lui échapper, prenant plaisir aux grimaces de douleur qu'elle ne pouvait réprimer, ses doigts lui meurtrissant les bras.

— Comment se fait-il que tu parles notre langue ? demanda-t-il.

Elle rejeta la tête en arrière pour rencontrer son regard et garda le silence, les yeux méprisants. Ragnor desserra son étreinte brutale. La torturer ne servirait à rien si elle avait décidé de se taire. Elle était restée muette quand il lui avait demandé son nom. C'est sa mère qui s'était précipitée pour lui répondre, quand il l'avait menacée. Mais il avait ses méthodes pour assouplir les damoiselles les plus hautaines.

— Parle, Aislinn, sinon je te déshabille et te livre nue à mes hommes.

À contrecœur, elle répondit :

— Un troubadour a séjourné longtemps dans ce manoir quand j'étais enfant. Avant de venir chez nous, il avait voyagé de pays en pays. Il connaissait quatre langues. Il m'a enseigné la vôtre parce que cela l'amusait.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle à ça !

— À ce qu'il paraît, votre duc aurait eu dès l'enfance des visées sur l'Angleterre. Mon troubadour connaissait cette légende, car souvent il avait joué pour les grands personnages dans votre pays. À deux ou trois reprises, il avait même, dans sa jeunesse, distrait votre duc jusqu'au jour où votre sire lui a fait couper le petit doigt, pour le punir d'avoir chanté, en sa présence, l'histoire d'un chevalier de basse naissance. Ce qui plaisait à mon troubadour en m'enseignant sa langue, c'est l'idée que, si un jour les ambitions de votre duc se réalisaient, je pourrais

me faire Comprendre en vous disant quelles ordures vous êtes.

Les traits de Ragnor s'assombrirent, mais Vachel gloussa dans son hanap.

— Où est votre galant troubadour à présent, damoiselle ? demanda le jeune Normand. Le duc n'aime pas davantage à présent que dans sa jeunesse qu'on le traite de bâtard. Votre homme risque de se voir couper la tête et non plus un doigt.

— Là où aucun mortel ne peut l'atteindre, parfaitement à l'abri de votre duc !

La vue des épaules de la jeune fille à peine voilées par la robe déchirée ramena Ragnor à ses préoccupations premières. Il se pencha, la souleva de terre sans tenir compte de ses protestations véhémentes et du flot d'insultes dont elle l'accabla. Il rit de ses efforts pour lui échapper et, baissant la tête, il appliqua sur ses lèvres sa bouche humide. Mais il se redressa brusquement. Une goutte de sang perlait sur sa lèvre.

— Sale petite vipère !

Il jeta alors la jeune fille sur son épaule. À demi assommée par le choc contre la cotte de mailles, elle ne bougea pas, la tête pendant dans le vide. Attrapant une chandelle au passage, il traversa la grande salle, gravit l'escalier et se dirigea vers la chambre du seigneur défunt, dont il referma, d'un coup de pied, la porte derrière lui. Posant la chandelle sur un meuble, il marcha vers le lit, y jeta Aislinn sans cérémonie. Elle tenta aussitôt de se redresser, montrant ses jambes dans l'effort, et voulut sauter à bas du lit. La corde qui la retenait par le cou la freina brutalement. Un sourire cruel aux lèvres, Ragnor entreprit d'enrouler la corde autour de son poignet jusqu'à ce que la jeune fille se trouve à genoux tout contre lui. Il rit de son expression, dégagea son poignet et noua la corde à l'un des piliers du lit. Puis,

avec une lenteur calculée, il commença à se déshabiller, laissant tomber par terre épée, haubert et tunique de cuir. Il se rapprocha de la cheminée vêtu de ses seules chausses. Son, appréhension croissant, Aislinn tirait de toutes ses forces sur la corde qui lui enserrait le cou, mais en vain. Il activa le feu, ajouta du bois et, réchauffé, ôta son dernier vêtement. La jeune fille frissonna à la vue de son corps nu et musclé. Elle ne pourrait lutter avec lui. Il vint à elle, un sourire satisfait aux lèvres, et lui caressa la joue.

— Une fleur sur un buisson d'épines, murmura-t-il. Oui, tu es mienne. Wulfgar m'a laissé libre de prendre ce qui me plairait si j'exécutais ses ordres. Quelle plus belle récompense pourrais-je réclamer ? Pour ce qui reste, d'ailleurs !

— Vous vous attendez donc à être récompensé pour avoir massacré tout le monde ?

Il haussa les épaules :

— Ces idiots auraient dû réfléchir avant de s'attaquer à des chevaliers armés, et le vieil homme, en tuant le messenger du duc, se condamnait à mort. Nous avons fait une bonne journée de travail pour Guillaume. Je mérite une récompense.

Révoltée, Aislinn s'écarta dans la mesure où elle le pouvait.

Ragnor éclata de rire et, tirant sur la corde, la rapprocha de lui.

— Viens, ma colombe, dit-il doucement. Viens, ma colombe, partager mon nid. Ragnor sera très gentil avec toi.

Les dents serrées, étouffant ses sanglots, Aislinn résistait de toutes ses forces contre la traction de la corde, mais elle finit par se retrouver à genoux, tout contre son tortionnaire. Serrant le nœud sous son menton, il la contraignait à lever la tête. À demi étran-glée, les yeux exorbités, elle pouvait à peine respirer.

De sa main libre, il saisit une outre de vin, posée sur un meuble.

— Goûte-moi un peu ça, ma colombe, fit-il d'une voix enjôleuse, en la contraignant à boire.

Elle dut avaler le liquide pour retrouver son souffle et il maintint l'outre contre sa bouche jusqu'à ce qu'elle en perde la respiration. Puis il la relâcha, s'assit sur le lit et, levant le récipient, but et s'arrosa tout à la fois.

Aislinn était épuisée et, quand il tira à nouveau sur la corde, elle eut à peine la force de résister. Son haleine, empuantie par la bière et le vin, lui donnait la nausée. D'un geste brutal, empoignant sa robe par l'encolure, il la déchira jusqu'à la taille. Puis, il s'étendit sur le lit et but longuement à nouveau, sans la quitter des yeux.

— Allez, viens ma petite colombe. Tu aurais pu tomber plus mal, dit-il en la détaillant avec un sourire d'ivrogne. Tu pourrais être restée avec ces lourdauds, en bas.

Les yeux dilatés, Aislinn, contre tout espoir, tirait sur le nœud qui lui serrait le cou.

Il ricana, donna une secousse à la corde, faisant perdre l'équilibre à la jeune fille.

— Non, non, ma colombe.

Il se leva, s'avança vers elle, les yeux brillants de désir. Aislinn sentit un frisson glacé la parcourir, elle respirait avec difficulté, comme on sanglote. Elle aurait voulu crier, hurler de terreur comme l'avait fait Hlynn. Elle se sentait suffoquer de désespoir. Ses membres, lourds comme du plomb, refusaient de lui obéir et elle se trouva, liée au pied du lit, sans pouvoir réagir. L'ombre, derrière lui, lui semblait trouble, le beau visage cruel de l'homme occupait tout son champ de vision. Il étendit une main, la lui posa sur le sein. Avec un cri, Aislinn se tordit pour

lui échapper. Mais il s'appuya sur elle, de tout son poids, et elle perdit l'équilibre. Elle était prise, écrasée sous lui. La chambre tangua autour d'elle et elle entendit l'homme parler comme à travers un mur :

— Tu es à moi...

De sa joue, il lui caressa le cou, la poitrine, et son souffle brûlant et lourd la perça jusqu'aux os. Sa bouche sur l'un de ses seins, il murmura encore :

— Tu es à moi. Je suis ton maître.

Aislinn ne pouvait pas bouger. Elle était en son pouvoir. Peu lui importait à présent. Tout était brouillé à ses yeux. Le poids de l'homme nu l'enfonça davantage dans les fourrures. Tout ça serait bientôt fini...

Maida regarda le couple enlacé, silencieux et immobile à présent. Elle rejeta la tête en arrière et son éclat de rire couvrit le bruit des hommes ivres, en bas. Le cri d'un loup affamé déchira la nuit à cet instant et les deux sons se mêlèrent. Dans la grande salle, les envahisseurs se turent, mal à l'aise. Quelques-uns d'entre eux se signèrent. Jamais encore ils n'avaient entendu cela. Les autres, songeant à la rage de Wulfgar, pensèrent qu'il venait d'arriver.

Aislinn s'éveilla lentement. Il lui semblait qu'on l'appelait de très loin. Elle se redressa, repoussa le poids qui lui écrasait la poitrine. Le Normand tressaillit à côté d'elle et roula sur le flanc. En dormant, il avait un beau visage faussement innocent. Mais, à le voir ainsi, Aislinn cracha de haine et de mépris, se souvenant trop bien du contact de ses mains sur son corps, de son ventre pressant le sien... Elle secoua la tête. Et s'il lui avait fait un enfant ? Ô Dieu !

— Aislinn !

Elle sursauta, se retourna et aperçut sa mère, debout à côté du lit et qui se tordait les mains.

— Il faut nous dépêcher. Nous n'avons pas beaucoup de temps. (Elle tendit une robe en laine à sa fille.) Il faut partir maintenant, pendant que les sentinelles dorment encore. Dépêche-toi, ma fille.

Aislinn était consciente de la terreur qui vibrait dans la voix de sa mère, mais elle n'éprouvait elle-même aucune émotion. Elle ne ressentait rien.

— Si nous voulons nous échapper, il faut nous hâter, suppliait Maida. Viens avant qu'ils ne soient tous réveillés !

Aislinn se leva, épuisée, engourdie, et enfila la robe, indifférente au contact râpeux sur sa peau nue, sans la protection habituelle de son jupon. Inquiète

à l'idée de réveiller le Normand, elle jeta un coup d'œil anxieux par-dessus son épaule. Mais il dormait paisiblement, satisfait sans doute de son exploit.

Elle fit volte-face, gagna la fenêtre dont elle ouvrit les volets d'un mouvement impatient. Sous la lumière dure du soleil levant, elle apparut pâle et fatiguée, l'image même de la fragilité. Elle commença à démêler ses cheveux avec ses doigts, mais elle s'arrêta brusquement. Elle croyait sentir à nouveau les doigts bruns de Ragnor s'y accrochant, la forçant à lui obéir. Elle rejeta l'épaisse masse bouclée dans son dos, la laissant tomber libre jusqu'à ses hanches et se retourna vers sa mère.

— Non, dit-elle avec fermeté. Nous ne partirons pas aujourd'hui. Nous ne laisserons pas nos morts être la proie des corbeaux et des loups.

D'un pas décidé, elle quitta la chambre suivie par sa mère, désespérée. En bas, les Normands dormaient à même le sol, là où le sommeil les avait surpris.

Aislinn ouvrit la lourde porte du manoir, s'apprêta à sortir et s'arrêta en vacillant sur le seuil, suffoquée par l'odeur écœurante de la mort. Elle lutta de toutes ses forces contre la nausée et, se frayant un chemin parmi les cadavres, elle avança jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui de son père. Rigide, étendu sur le dos, il n'avait pas lâché son épée.

Une larme, une seule, roula sur la joue de la jeune fille. Son père était mort comme il avait vécu, dans l'honneur, pour la terre qu'il aimait.

Maida regarda fixement son époux assassiné et émit une plainte sourde qui se termina en un cri aigu.

— Oh ! Erlarid ! Pourquoi nous avoir laissées à la merci de ces bandits qui ont tout pillé et violé ta fille !

Elle tomba à genoux, saisit le haubert du mort, comme pour le relever. Mais ses forces la trahirent et elle resta à se lamenter, désespérée :

— Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ?

Aislinn dégagea l'épée de la main de son père et, le prenant par le bras, tenta de tirer le cadavre vers un endroit plus abrité. Sa mère saisit l'autre main, mais seulement pour retirer, de son doigt recroquevillé, une lourde chevalière. Elle sentit le regard de sa fille et gémit :

— Elle m'appartient. Elle faisait partie de ma dot. Regarde les armoiries de mon père. (Elle brandit la bague sous le nez d'Aislinn.) Elle partira avec moi.

Une voix s'éleva qui les fit sursauter. La vieille femme se redressa, défigurée par la peur. Elle laissa tomber la main du mort et, avec une agilité stupéfiante, elle se mit à courir à travers le champ de bataille jonché de cadavres et disparut dans les broussailles, au bord du marais. Aislinn lâcha le bras de son père et se retourna, avec un calme qui la surprit elle-même, pour faire face à cette menace nouvelle. Ses yeux se dilatèrent à la vue de l'immense guerrier à cheval sur un étalon gigantesque. L'énorme cheval avançait avec une grâce surprenante pour sa taille, évitant les corps éparpillés. Aislinn attendit, immobile, mais elle sentait la terreur monter en elle au fur et à mesure qu'ils approchaient, la faisant paraître très petite et vulnérable. L'homme avait le visage à demi dissimulé par son heaume, mais sous le regard d'acier, dont elle percevait l'éclat, la jeune fille sentait fondre son courage et sa gorge se noua sous l'emprise de la peur.

Son bouclier, accroché à la selle, représentait un loup noir sur fond de gueule et portait la barre de bâtardise. Aislinn en comprit le sens et n'eût été la peur que lui inspiraient sa taille et celle de sa

monture, elle lui eût craché son dégoût au visage. Elle redressa le menton dans un geste de défi pitoyable, ses yeux violets brillant de haine. Mais l'homme parla, méprisant.

— Porcs saxons ! Il faut que vous détroussiez les cadavres.

La voix d'Aislinn, si elle fut plus aiguë, n'avait rien à lui envier quant au mépris.

— Que dites-vous, sire chevalier ? Nos braves envahisseurs ne peuvent-ils donc nous laisser ensevelir nos morts en paix ?

Railleuse, elle balaya, du geste, le champ de bataille.

Il renifla avec dédain.

— Si j'en juge par la puanteur, vous n'avez attendu que trop longtemps.

— Ce ne sera pas l'avis de l'un de vos compagnons, quand il s'éveillera et constatera que j'ai disparu, répliqua-t-elle.

Malgré sa volonté, c'est les yeux pleins de larmes qu'elle soutint son regard.

L'homme parut se détendre sur sa selle. Un coup de vent brusque plaqua la robe de la jeune fille contre elle, révélant les courbes de son corps. Le nouveau venu la détailla, s'attardant sur ses seins ronds, palpitants de rage. Aislinn rougit vivement, furieuse de se sentir comme quelque fille de ferme, examinée par son maître.

— Tu devrais être contente d'avoir eu à offrir davantage à sire Ragnor que tous ceux-là, dit-il en désignant les morts.

Aislinn crut s'étrangler de rage. Il mit pied à terre et vint se planter devant elle. Il ôta son heaume, le mit au creux de son bras et, repoussant son capuchon, il le laissa tomber sur ses épaules. Il souriait, la

contemplant, et toucha, du doigt, une boucle tombée sur son sein.

— Oui, damoiselle, bénissez le sort d'avoir eu à offrir davantage.

— Ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Que n'ai-je pu me battre comme eux !

Avec un grognement, il se détourna et regarda le carnage sans cacher son dégoût. Il était très grand. Ses cheveux emmêlés étaient en partie décolorés par le soleil et, malgré le poids de sa cotte de mailles, il se déplaçait avec aisance. Il avait le nez long et mince, la bouche grande, mais bien dessinée. Une cicatrice, qui courait de sa pommette à son menton, pâlisait à vue d'œil et l'on voyait se contracter les muscles de sa mâchoire. D'un mouvement vif, il se retourna pour faire face à Aislinn qui en eut le souffle coupé. Ses lèvres retroussées découvraient de puissantes dents blanches et un grondement sourd roulait dans sa gorge. La jeune fille fut stupéfiée par son aspect sauvage, on aurait dit un chien féroce... non, plus que cela encore. Un loup décidé à se venger d'un ennemi. Il fit demi-tour de nouveau et, à grandes enjambées, en courant presque, il se dirigea vers la porte de Darkenwald et disparut à l'intérieur du manoir.

Alors, le tonnerre parut éclater à l'intérieur. Aislinn l'entendit qui criait et les murs tremblèrent. Sa peur oubliée, elle écouta et attendit. Sa mère apparut à l'angle de la maison et lui fit signe de venir. À contre-cœur, la jeune fille revint à sa tâche première. Elle se penchait vers son père quand un hurlement déchira l'air. Elle sursauta, se redressa, anxieuse, pour voir Ragnor projeté tout nu par la porte. Ses vêtements et son épée subirent le même sort et s'écrasèrent dans la poussière.

— Imbécile ! (Le nouveau venu se dressait sur les marches, le dominant :) À quoi me serviront des morts ?

Aislinn ne perdait rien du spectacle, ravie de voir Ragnor se relever avec maladresse, profondément blessé dans son orgueil. Sa main chercha son épée.

— Prends garde, Ragnor. Tu ne ferais qu'ajouter ta puanteur à celle de tes victimes.

— Wulfgar, fils de Satan ! (Ragnor s'étranglait de rage.) Approche que je puisse t'embrocher !

— J'ai autre chose à faire que de me battre avec un charognard tout nu et braillard. Bien que cette dame souhaite ta mort, j'ai malheureusement besoin de toi, ajouta-t-il en remarquant l'intérêt manifesté par Aislinn.

Ragnor eut un sursaut de surprise et se retourna pour voir Aislinn qui suivait la scène avec amusement. Son visage s'assombrit. Furieux et humilié, il ramassa ses chausses et les enfila avant de la rejoindre.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il. Pourquoi es-tu sortie ?

Elle eut un rire de gorge et lui dédia tout son mépris :

— Parce que cela me convenait.

Ragnor fa regarda fixement, se demandant comment la mater sans nuire à sa beauté et abîmer le beau corps dont il gardait le souvenir contre le sien. Il lui saisit le poignet :

— Rentre et attends-moi. Tu ne seras pas longue à apprendre que tu es à moi et que tu dois m'obéir.

D'une secousse, Aislinn se dégagea.

— Crois-tu donc que je t'appartienne parce que tu as couché une fois avec moi ? lança-t-elle. Tu as encore beaucoup à apprendre. Jamais je ne serai à toi. Toute ma vie, je te haïrai. Le sang de mon père

criera toujours vengeance. Son cadavre est là qui demande une sépulture et, que tu le veuilles ou non, je la lui donnerai. Tu ne pourras m'en empêcher qu'en versant mon sang, à moi aussi.

Ragnor la saisit à nouveau par le bras, la serrant avec brutalité. Il avait conscience que Wulfgar les regardait avec beaucoup d'intérêt et il enrageait de ne pouvoir faire céder cette fille obstinée.

— Il est d'autres gens mieux à même de l'enterrer, gronda-t-il entre ses dents serrées. Obéis et fais ce que je te dis.

La mâchoire d'Aislinn se durcit et elle soutint le regard flamboyant des yeux noirs :

— Non ! Je préfère que ce soit fait par des mains aimantes.

Ragnor crispa le poing comme s'il allait la battre puis, sans prévenir, il la repoussa brutalement, la faisant trébucher et tomber dans la boue nauséabonde. Il la domina, la détaillant. Vivement, Aislinn repoussa sa robe sur ses cuisses dénudées et soutint son regard avec froideur.

— Je cède pour cette fois, damoiselle. Mais ne me provoque pas à nouveau.

— Un vrai chevalier ! railla-t-elle en se relevant.

Elle le toisa en se massant le poignet et remarqua le grand guerrier, debout sur le perron. Le Normand croisa son regard et sourit, un pli moqueur à la bouche.

Aislinn se détourna brusquement, manquant le coup d'œil appréciateur dont il l'enveloppa. Elle se baissa, reprit le bras de son père et le tira. Les deux hommes la regardaient faire. Enfin Ragnor s'approcha pour l'aider. Elle le repoussa avec force.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle. Ne pouvez-vous nous laisser en paix, au moins en ce moment ? C'était mon père. Laissez-moi l'enterrer.

Ragnor n'insista pas, et, sentant la morsure du vent sur son corps à demi vêtu, il alla ramasser ses affaires pour se rhabiller.

Aislinn parvint à traîner son père jusqu'au pied d'un arbre. Un oiseau s'enfuit à son arrivée et elle le suivit des yeux dans son vol, lui enviant sa liberté. Elle sursauta en entendant le choc d'un objet lourd à ses pieds.

— Même à des mains aimantes, il faut une pelle, damoiselle.

— Vous êtes aussi aimable que l'autre Normand, sire chevalier, dit-elle. (Puis, elle leva les sourcils.) Ou bien est-ce « monseigneur » à présent ?

Il s'inclina profondément :

— Comme il vous plaira, damoiselle.

Aislinn pointa le menton :

— Mon père était le seigneur des lieux. Il ne me plaît pas de vous appeler sire de Darkenwald !

Le chevalier normand haussa les épaules sans se démonter :

— On me connaît sous le nom de Wulfgar.

Aislinn, qui avait espéré le vexer, se sentit frustrée. Son nom ne lui était cependant pas inconnu. Elle avait entendu Ragnor et son cousin parler de lui, la veille, avec haine.

Peut-être jouait-elle sa vie en provoquant la colère de cet homme.

— Votre duc donnera peut-être ces terres à quelqu'un d'autre, maintenant que vous les lui avez gagnées, rétorqua-t-elle avec insolence. Vous n'êtes pas baron encore et peut-être ne le serez-vous jamais !

— Vous apprendrez que Guillaume tient sa parole. Ces terres sont pratiquement miennes dès à présent, car l'Angleterre lui appartiendra bientôt. Ne vous laissez pas entraîner par de faux espoirs, damoiselle. Ils ne vous mèneraient nulle part.

— Quel genre d'espoir m'avez-vous laissé ? demanda-t-elle avec amertume.

Il la toisa, moqueur :

— Vous déclareriez-vous vaincue si vite ? J'avais cru déceler une certaine détermination dans le balancement de vos jupes. Me serais-je trompé ?

— Moquez-vous, c'est facile.

Sa colère le fit rire :

— À ce que je vois, personne n'a encore osé vous remettre à votre place.

— Et vous vous en croyez davantage capable ? (Du menton, elle désigna Ragnor qui les surveillait à distance :) Et celui-là, que pensez-vous de lui ? Il m'a torturée et violée. En ferez-vous autant ?

Ses yeux violets, voilés de larmes, brillaient d'indignation.

Wulfgar secoua la tête et, d'une main, lui souleva le menton :

— Non, j'ai d'autres méthodes pour dresser une fille comme vous. Le plaisir peut faire merveille quand la douleur ne mène à rien.

Aislinn repoussa sa main d'un geste vif :

— Vous vous faites des illusions. Je ne me laisserai pas mater, même par la bonté.

— Je n'ai jamais été bon avec les femmes, répliqua-t-il, désinvolte.

Elle le regarda l'espace de quelques secondes, mais ses yeux gris ne lui révélèrent rien de sa pensée. Elle ramassa alors la pelle et commença de creuser. Wulfgar suivit ses efforts maladroits et sourit :

— Vous auriez dû obéir à Ragnor. Vous trouver dans son lit aurait été moins fatigant.

Elle se tourna vers lui, haineuse :

— Nous prenez-vous toutes pour des catins ? Sachez-le, je préfère mille fois cette tâche à l'obligation

de céder à des bêtes puantes. Normands, bêtes puantes, pour moi c'est tout un.

Wulfgar lui répondit avec lenteur pour qu'elle le comprenne bien :

— Tant que je n'aurai pas couché avec vous, damoiselle, réservez donc votre jugement sur les Normands. Vous préférerez peut-être être chevauchée par un homme que par un vantard braillard.

Aislinn le regarda, effarée, dans l'incapacité de répondre. Il avait énoncé un fait en toute simplicité et elle comprit que, tôt ou tard, elle aurait à partager la couche de cet homme. Elle serait écrasée par son poids quand il déciderait de la prendre et, malgré ses paroles, il la ferait vraisemblablement souffrir et prendrait plaisir à sa douleur.

Elle songea aux nombreux prétendants qu'elle avait repoussés jusqu'à ce que son père, perdant patience, choisisse Kerwick pour elle. Qu'était-elle à présent ? Une pauvre fille dont on usait et que l'on passait au suivant, s'il en avait envie.

— Peut-être avez-vous conquis l'Angleterre, Normand, mais je vous préviens, ce ne sera pas la même chose avec moi.

— Je vous l'accorde, ce sera beaucoup plus agréable.

— Prétentieux ! Je ne suis pas une de vos catins normandes pour me coucher quand bon vous semble. Vous l'apprendrez à vos dépens !

Il rit.

— J'ai l'impression que c'est moi qui vous donnerai la leçon.

Là-dessus, il lui tourna le dos. Elle le suivit du regard, bouillant de rage. Elle remarqua, alors, qu'il boitait. Était-ce le résultat d'une blessure reçue dans la bataille ou bien une infirmité de naissance ?

De tout son cœur, elle forma le vœu que, de toute façon, il en souffrît.

Consciente soudain que Ragnor n'avait pas cessé de la regarder, Aislinn se mit à creuser avec rage, s'attaquant au sol comme à l'un de ces horribles Normands. Puis elle se rendit compte que les deux hommes discutaient avec ardeur. Wulfgar parlait à voix contenue, mais où grondait la colère. Ragnor répliquait, blessé dans son orgueil.

— J'ai reçu l'ordre de m'emparer de cette place pour toi. D'après les conseillers anglais du duc, il n'y avait ici que des vieillards et des hommes sans entraînement militaire. Comment pouvions-nous deviner que le vieux baron allait nous attaquer et que ses serfs tenteraient de nous tuer ? Qu'aurais-tu fait à notre place ? Attendre qu'on nous embroche sans toucher à nos armes ?

— As-tu fait lire l'offre de paix que je t'avais confiée ? Le vieux seigneur était fier. Il fallait lui parler avec tact pour éviter de verser inutilement le sang. N'y avait-il pas mieux à faire que de se présenter en conquérants venant lui réclamer son domaine ? Mon Dieu, es-tu donc si totalement inepte que je doive t'accompagner à chaque pas pour te montrer comment agir avec des hommes comme lui ? Que lui as-tu dit ?

Ragnor renifla avec mépris :

— Qui te dit que ce ne sont pas tes propres phrases qui l'ont rendu furieux ? Il nous a attaqués malgré la subtilité de tes formules. Je n'ai rien fait d'autre que de laisser le héraut lire le parchemin que tu m'avais donné.

— Tu mens, gronda Wulfgar. Je lui offrais à lui et aux siens la vie sauve et la sécurité, s'il se rendait. Il n'était pas complètement idiot. Il aurait accepté de se rendre pour sauver sa famille.

— Eh bien, il faut croire que tu avais tort, répondit Ragnor avec un sourire supérieur. Mais qui peut prouver le contraire à présent ? Mes hommes ne parlent pas un mot de cette langue de païen et le héraut était le seul, avec moi, à avoir vu ce document. Comment peux-tu prouver tes accusations ?

— Je n'ai nul besoin de preuves. Je sais que tu as assassiné ces gens.

Ragnor rit, dédaigneux :

— Et quel est le prix pour avoir fait passer quelques Saxons dans un monde meilleur ? Tu en as tué davantage à Hastings !

— Si je me suis chargé de la prise de Cregan, c'est que l'on disait la place mieux défendue. J'ai cru que tu aurais assez de bon sens pour persuader un vieillard de renoncer à un combat stérile. Je vois que je me suis trompé et je regrette de t'avoir envoyé ici. Peu importe la mort du vieux, mais les paysans seront difficiles à remplacer.

Ces paroles frappèrent Aislinn au cœur. Sa pelle dérapa et elle tomba brutalement. Le souffle coupé, elle resta allongée par terre, désespérée. Pour ces hommes, une vie ne comptait pas ; mais il en allait autrement pour une fille qui avait aimé son père.

La querelle cessa, l'attention des deux hommes fut de nouveau accaparée par la jeune fille. Wulfgar, d'une voix de stentor, ordonna qu'on envoie l'un des serfs du manoir. Ham, un garçon solide de treize ans, surgit en trébuchant, propulsé par un pied normand.

— Enterre ton maître, commanda Wulfgar.

Mais le garçon le regarda sans comprendre. Le Normand fit alors signe à Aislinn de traduire son ordre. Résignée, elle lui tendit la pelle. Elle le regarda creuser la tombe, pendant que le bâtard de

Normandie appelait ses hommes, leur faisait enlever les cadavres.

Aislinn, avec l'aide de Ham, enveloppa son père dans une peau de loup et lui plaça son épée sur la poitrine. La dernière pelletée de terre tombée sur le mort, Maida s'approcha, apeurée ; et, courbée sur le monticule, elle se laissa aller à son chagrin.

— Un prêtre, gémit-elle. Il faut bénir sa tombe.

— Oui, mère, murmura Aislinn. On va en faire chercher un.

Elle avait voulu rassurer sa mère, au moins en cela, mais elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle tiendrait parole. La chapelle de Darkenwald n'était plus qu'un amas de cendres et son curé était mort depuis plusieurs mois. Le moine de Cregan avait dit la messe pour les gens de Darkenwald, en attendant qu'ils aient un autre prêtre. Mais, à supposer qu'elle puisse partir sans être vue, elle risquerait sa vie en allant le chercher. Plusieurs Normands couchaient dans l'écurie où se trouvait son cheval. La jeune fille se sentait désarmée, mais sa mère était au bord de la folie et une déception supplémentaire pouvait lui être fatale.

Aislinn leva les yeux vers Wulfgar. Il ôtait la cuirasse de son cheval et elle comprit qu'il avait l'intention de rester à Darkenwald et non pas à Cregan. Le choix était plus judicieux, car si la localité était moins peuplée, le manoir était plus vaste, construit, presque entièrement de pierres et capable d'abriter une armée. Mais, s'il restait, sans doute entendrait-il qu'elle serve à ses plaisirs. Angoissée à l'idée d'être réclamée comme sienne par cet homme terrifiant, elle avait du mal à rassurer qui que ce soit.

— Madame ? commença Ham.

Elle se retourna vers le garçon qui la regardait. Il s'était rendu compte, lui aussi, de l'état de sa mère